

CAHIERS ZUBER

N° XIV

JEAN ZUBER-SPOERLIN



Bunge 1

CAHIERS DE LA FAMILLE Z U B E R

N° X I V

Joan Z U B E R - Spoerlin

1773 - 1852

Paul René ZUBER
7, rue du Jura
M U L H O U S E

1 9 6 4

A V A N T - P R O P O S

=====

A quoi bon une notice de plus sur Jean ZUBER-Spoerlin ?

On a fait sa biographie, on a parlé de sa carrière, il est un des seuls Mulhousiens cités par Hans HAUG dans son récent ouvrage sur l'Art en Alsace.

Mais justement, il est devenu trop légendaire, et peu à peu méconnu dans sa vraie personnalité. Si son nom figure dans le dictionnaire, ses descendants actuels, par contre, l'ont bien oublié. Au temps de ma jeunesse à Mulhouse, j'ai encore connu plusieurs de ses petits enfants, presque tous bourgeois aisés, ayant chacun profité du succès matériel et moral de leur grand'père. On était fier de cet aïeul. Les portraits qui nous restent de lui sont encore aux murs, et ses "Réminiscences et Souvenirs", traduits de l'allemand et imprimés en 1895, restent dans nos bibliothèques, mais la nouvelle génération les ignore presque. Pour eux c'est un lointain ancêtre. La vie est trop différente.

C'est ce qui, peut être, me pousse à noter en quelques pages les grandes lignes de cette existence laborieuse. Près de deux siècles après la naissance de Jean ZUBER, je puis dire mes sentiments librement et en toute sincérité, sans risquer de peiner ou de froisser des sensibilités respectables. Et ses qualités de cœur, son amour pour la beauté, son attachement si calviniste à la parfaite franchise, permettent d'esquisser un portrait plus poussé que le simple croquis sans ombres ni lumières.

Comme je l'ai toujours fait, je ne transcris rien que je ne crois vrai, ce n'est qu'à cette condition, que la vie de nos ancêtres peut nous apporter quelque chose.

Paul René ZUBER

à Mulhouse le 8 Août 1964, jour anniversaire du
mariage Zuber - Spoerlin

Johannes ZUBER dit Jean Zuber est né à Mulhouse, le 1er Mai 1773. Notre ville alors ne comptait que 7.000 habitants, mais jouissait de l'indépendance politique, grâce à ses liens séculaires avec les cantons suisses et à l'alliance militaire conclue collectivement avec le roi de France. Des privilèges anciens assuraient à ses habitants un statut particulier. Le renouveau spirituel du 16ème siècle avait fortement marqué Mulhouse où la Réforme s'était établie avec la confession de foi zwinglienne, assez proche du calvinisme pur, qui comportait une manière de vivre simple et assez collectiviste.

La famille ZUBER, depuis 1592, comptait parmi la "bourgeoisie privilégiée", ainsi que les Schmalzer et les Mantz, familles de la mère de Jean et de sa grand'mère épouse du chirurgien Frédéric Zuber.

Son père Alexandre s'était marié à 22 ans (peu après son tour de compagnonage) le 14 mai 1770 à Illzach avec Ursule Schmalzer âgée de 28 ans. Celle-ci mit au monde en mars 1772 un jeune Frédéric, qui mourut peu après; puis l'année suivante Jean ZUBER qui devait vivre jusqu'en 1852. Le 30 septembre 1770, Alexandre Zuber s'était fait admettre à la Tribu (groupement de corporations analogues) des tailleurs. Il s'établit comme drapier "avec un certain succès". Toutefois une crise économique survint. J'extrais des "Réminiscences et souvenirs" (3) ces lignes : "Malheureusement, au bout de quelques années, survinrent des difficultés, dont je ne parle, tant le souvenir m'en est amer, que parcequ'elles exercèrent une influence sur toute ma vie, en ne montrant que le bonheur et la considération des hommes, ne peuvent avoir d'autres bases, outre la bénédiction de Dieu, que dans un travail assidu et consciencieux. Que mes descendants suivent toujours cette règle précieuse." Alexandre, à l'occasion de courses professionnelles auprès de fondeurs, de teinturiers et autres artisans, se laissa entraîner à des amitiés dangereuses. Négligeant son travail et ses comptes, il se trouva au début de 1781, incapable de payer une petite somme de 703 livres tournois à un marchand de laines. Celui-ci voulant profiter de l'embarras de son débiteur, refusa un règlement en marchandises fabriquées ou offrit de les prendre à moitié de leur valeur, et menaça de la justice. "Mon père déjà irrité par les discussions domestiques, perdit la tête et quitta femme et enfant, emportant le peu d'argent qui se trouvait à la maison". "La faillite fut déclarée. Ma mère dut quitter, pour chercher un abri étranger, la maison
./...

qu'elle avait achetée avec l'héritage paternel et le mobilier neuf si péniblement rassemblé." - "Le tout fut vendu quelques semaines plus tard et les créanciers purent obtenir 60 %". Alexandre Zuber fut déclaré en banqueroute frauduleuse, comme ayant emporté 30 louis d'or appartenant aux créanciers;" accusation d'autant plus fausse que, si il avait eu cette somme entre les mains, il aurait pu payer sa dette." (3).

Alexandre devait peu de mois plus tard être emporté par la fièvre et mourir seul à Eisdon, près de Maestrich. Il laissa sa veuve avec un enfant de neuf ans.. C'est grâce à son oncle Schlumberger et à son parrain Jean Schmalzer, que Jean put continuer à suivre l'école tenue par Samuel Braun. En dehors des classes il apprit à nouer des lacets de lin, utilisés pour fixer les pièces de coton sur les prés pour les blanchir au soleil. Il parvint bientôt à en faire 500 par jour et le mille lui était payé 10 sols. "Je n'oublierai jamais le bonheur que j'éprouvais à contribuer au gain commun".

En classe les élèves étaient souvent battus. Jean Zuber ayant brisé la baguette de son maître, celui-ci furieux le frappa à la tête d'un coup si violent que le sang jaillit. Ses oncles alors l'envoyèrent à l'école privée de Jean Braun, fondateur d'une méthode d'écriture renommée. Il y resta jusqu'à l'âge de douze ans. En 1785 mourrait Jacob Mantz, qui légua à son petit neveu Zuber 1.600 livres. L'oncle Schmalzer son tuteur, employa cette somme à l'achat d'une petite maison située rue de l'Arsenal, comportant toute l'installation d'un tisserand. Avec l'aide d'un brave compagnon Mme Zuber se remit à fabriquer des draps.

Pour son apprentissage du commerce, son cousin Schlumberger fit entrer Jean comme apprenti dans les bureaux de la fabrique d'indiennes Heilmann, Koechlin et Cie, qui datait de 1764. A ce titre, il devait être le premier sur place; balayer les bureaux, porter les plis et les paquets, et recopier toute la correspondance. Trois des quatre associés étaient d'anciens fabricants de draps et " j'appréciais surtout la bienveillance du major Bloch et de l'excellent Georges Jacques Schlumberger. Ce dernier fut le grand'père de Charles Schlumberger, qui devint mon gendre. " C'est dans cette maison qu'il s'initia à la comptabilité en parties doubles et aux changes des monnaies.

Dans ses moments de liberté, il copiait de la musique, à un batz la page (15 centimes), à l'époque la musique imprimée était rare, soit pour se faire de l'argent de poche, soit pour payer les leçons que lui donnait l'organiste Ermendinger.

En 1790, son apprentissage terminé, on lui demanda de rester encore une année comme commis aux appointements de 600 livres (francs)
 " A partir de ce moment, j'abandonnai le métier à tisser, reconnaissant que ma vocation ne portait plutôt vers le commerce. Mon esprit entreprenant n'aurait su s'accommoder des règles de la corporation qui interdisaient à un maître tisserand de livrer en un an plus de pièces de drap qu'un seul métier n'en pouvait produire; empêchant ainsi toute extension des affaires."

Les nécessités de la vente obligeaient les manufacturiers à céder leurs marchandises contre les assignats, mais à Mulhouse, ils étaient tenus de payer leurs ouvriers en argent. C'est pourquoi ses patrons envoyaient Jean Zuber échanger les papiers dans les divers marchés du Haut-Rhin. C'est au cours d'un de ces déplacements qu'il rencontra Nicolas Dollfus, son aîné de quatre ans en excursion à Guebwiller. Le père de Nicolas, indienneur sur toiles, achetait à Paris, au peintre Malaine des dessins de fleurs. Comme ce dernier était également collaborateur des fabricants de papiers de tentures Arthur et Robert à Paris, Dollfus pensa judicieux de fonder pour son fils Nicolas une telle manufacture à Mulhouse. Le jeune patron, comme ils déjeunaient ensemble à l'auberge, offrit à Jean Zuber, d'entrer dans son affaire, comme voyageur, au salaire de 1.200 livres. En rentrant en ville notre ancêtre alla immédiatement consulter Mr. Blech. Celui-ci l'engagea vivement à saisir cette occasion de voyager, "car me dit-il, les voyages sont l'école où le jeune négociant peut apprendre à connaître les hommes et les affaires; toutefois le jeune voyageur inexpérimenté doit être très difficile dans le choix d'une société souvent dangereuse et rechercher avec d'autant plus de soin la connaissance de personnes honorables."

C'est ainsi que Jean entra à 17 ans dans la manufacture Nicolas Dollfus et Cie. Malgré plusieurs changements parmi les associés, elle tomba finalement, après une perte de 90.000 livres, sous le contrôle de Hartmann Risler, le beau-père du frère de Nicolas Dollfus, en 1795.

Jean Zuber avait fait plusieurs voyages d'affaires en Italie, en Espagne et en Suisse avec de bons résultats, malgré parfois des aventures impressionnantes (voir les Rémoniscences et Souvenirs 3) Par le report des frontières douanières aux limites du territoire, votée par la Convention, Mulhouse, Etat indépendant, se trouvait alors économiquement enserré et acculé à une dure crise économique. Beaucoup de Mulhousiens s'expatrièrent dans les Vallées Vosgiennes. Zuber engagea les associés à acheter le bien national de la Commanderie de l'Ordre Teutonique à Rixheim en territoire français, et tout proche de Mulhouse. Le premier adjudicataire, Nico, n'ayant pas pu payer les acomptes, le tour des enchères passa à H. Risler qui paya normalement en Mai 1797 les 25.000 livres de sa mise.

Jean Zuber fut alors intéressé, ainsi que le peintre Mongin pour 10 % des bénéfices, et reçut un fixe de 3.000 livres. Il organisa la fabrication à Rixheim avec 48 tables d'impression et un laboratoire. Comme il venait d'épouser Elisabeth Spoerlin, le jeune ménage s'installa dans l'ancien logement de l'Intendant général, qui avait émigré.

Les frais d'installation se montèrent à 80.000 Fr. Pour les payer on proposa à Jean Zuber de devenir troisième associé en versant 40.000 livres, somme qu'il constitua par : ses économies : 3.000 L., sa part dans les bénéfices 2.000 L., l'héritage maternel de sa femme 9.000 L. et le solde en divers emprunts à des amis et parents.

Tout semblait marcher à souhait, quand Risler se laissa entraîner à des dépenses excessives et à une association à Paris avec un imprudent nommé Moutrille. A la suite de divers bruits plusieurs créanciers demandèrent à être remboursés (l'un d'eux exigeait 4.800 L.) Il n'y eut pas d'autre solution que le dépôt du bilan. L'actif se montait à 360.000 L. et le passif était de 125.000 L. Les associés offrirent de payer en six termes de six mois, offre qui fut favorablement accueillie. Jean ZUBER fut chargé du redressement. "Dans son imagination qui n'est pas trompeuse il dirige avec prudence, avec économie; il consacre ses jours à la direction du travail, ses veilles à l'ordre et aux débouchés qui assurent le succès. "Enfin en 1804 par les ventes nombreuses, la cession de ses dépôts de Paris et de Hambourg, le passif fut réduit à 8.000 livres avec un actif de 360.000 L. Le Dr. Peyer avec lequel il

./...

faisait souvent de la musique, estimait tout particulièrement Jean ZUBER pour " sa persévérance, sa raison, sa confiance en lui-même et dans son avenir ". Il persuada son beau-frère J.J. Naegely de confier 25.000 Fr., "toute sa fortune", à un homme dont la probité, le jugement, et les capacités lui sont bien connus"(9). Disposant de ce prêt notre ancêtre devint majoritaire de l'affaire qui s'appela dorénavant, et pour plus d'un siècle, "J. ZUBER et Cie".

- II -

Le chapitre précédent nous a montré Jean ZUBER, fils d'une veuve sans ressources, parvenu à l'âge de 30 ans à être chef d'une manufacture, dans une branche nouvelle : la fabrication des papiers peints. Incontestablement la conjoncture avait été propice. Il vivait dans une période de grands bouleversements. La République de Mulhouse, petit Etat autonome, organisé en tribus comme deux siècles plus tôt, de langue allemande, de religion Réformée, a été absorbée en 1798 par la République française, encore bouillonnante des troubles sociaux nés de l'application brusquée des principes philosophiques du XVIII^e siècle, qui détruisirent la monarchie, les privilèges des nobles et du clergé.

Mais, si notre ancêtre a réussi là où d'autres ont échoué c'est qu'il avait des dons exceptionnels. Sa mère était de santé délicate, mais lui-même avait un fond de vitalité remarquable. Son énergie nous est révélée par la somme de travail qu'enfant il fournissait en rentrant de classe, pour aider sa mère à gagner le pain quotidien. Son intelligence et son travail méthodique se montrent quand à 18 ans il apprend l'italien en trois mois. Son bon sens et son application au travail bien fait l'avaient déjà fait remarquer par le frère de son premier patron, qui pour se faire aider par le jeune "apprenti" l'initia à la comptabilité en parties doubles. Ses dons artistiques et pratiques se montrent bien, lorsqu'il répare un vieil harmonium détraqué" qui bientôt charma tout le voisinage", ou lorsqu'il se fait donner des leçons de musique en échange de copies de partitions.

Les cruelles épreuves de sa jeunesse lui ont montré la vanité de la justice humaine et l'importance de la "confiance dans la vie de tous les jours." La lecture quotidienne de la Bible lui a révélé que le sort de l'homme est entre les mains de Dieu; que l'homme a pour devoir essentiel, le travail intègre et persévérant. La franchise et la vérité sont le fondement nécessaire pour de bons rapports avec notre prochain.

Au fur et à mesure qu'il a grandi, il a vu autour de lui s'effondrer les projets de ceux qui s'abandonnent à la paresse, ou qui écoutent les voix des flatteurs intéressés souvent malhonnêtes; ou de ceux qui se lancent dans des opérations spéculatives insuffisamment étudiées. Ses voyages en Italie lui ont permis d'affiner son sens artistique et d'acquérir un goût très sûr du dessin et de la couleur; de voir plus large que ses concitoyens trop traditionnalistes. Le contact avec une société brillante parfois superficielle ou excessive, lui fit d'autant plus apprécier le sérieux et la pondération de son milieu familial mulhousien.

Tout en restant ferme sur ses principes essentiels, Jean ZUBER était souple d'esprit, il avait l'imagination nécessaire pour se mettre à la place de son interlocuteur et de le comprendre. Du reste il aimait à rendre service. Il avait rapidement fait la conquête de son premier patron, le futur Bourguemestre Blech, et son beau-père Spoerlin appréciait sa passion à apprendre et son caractère scrupuleux et énergique, qui ne reculait devant aucune peine. Sa formation Chrétienne et philosophique s'illustre dans sa bibliothèque qu'il a laissée après sa mort (actuellement dans les archives de Jean Zuber-Braun) parmi lesquels un curieux dictionnaire manuscrit, qui donne en face des mots savants religieux ou philosophiques leur explication en langue allemande. De sa bibliothèque Henri Zuber-Vaucher possède deux volumes "De l'esprit" par Helvétius; édition de Londres 1784.

Son habitude des études bibliques affermissait son jugement en lui donnant le recul nécessaire en face des soubressauts de son époque, et l'aidait à avoir une bonne vision de ce que l'on peut ou doit faire dans l'existence et du devoir à accomplir. Le choix de ses amis et surtout de sa femme, qui toujours le seconda et l'encouragea, révélèrent un équilibre exceptionnel d'intelligence et de cœur.

./...

Au cours des années qui suivirent son établissement à son compte, il travaillait avec acharnement, très dur envers lui-même, souvent sévère pour sa femme, ses enfants et ses ouvriers.

Il estimait que lorsqu'on avait un travail à faire, cela devait être fait et terminé, de la façon la plus rapide et la plus soigneuse. Une crise économique pouvait éclater (à l'époque à Mulhouse tous les 5 ou 6 ans, le textile avait des crises terribles) et seuls ceux qui avaient des réserves pouvaient y résister. Il conseillait la prudence et l'économie à tous ses ouvriers. Il fonda en 1818 la Sté d'Assurances Mutuelles contre l'Incendie à Colmar, seconde en date de France, et en fut longtemps président. Son dynamisme lui procura en quelques années une avance financière, qui lui permettra d'être le secours des insouciantes, de ceux qui ne comprennent pas le sérieux de la vie. Il est généreux, mais prudent envers ceux qu'il conseille et connaît. Ainsi pendant des années, nous voyons figurer dans les comptes de sa "caisse particulière" une dépense de cinq francs (montant de 4 journées d'un ouvrier non qualifié) pour un lointain cousin : le poste comptable étant qualifié : "à Zuber, vaurien" ou à "Z le mendiant" et aussi à "Z le malheureux".

Jean Zuber avait l'esprit très ouvert; une perspicacité instinctive alliée à une souplesse qui lui permettait de se sortir avec bonheur des difficultés.

En 1814, lorsque la Commanderie fut occupée par 700 cosaques, il sut les faire partir, en acceptant de loger l'état-major de huit officiers du Général Wurtembergeois de Frimont. Ce dernier invita ses hôtes et d'autres officiers à dîner pour la St. Sylvestre." Ils chantèrent et burent du punch jusqu'à une heure du matin. Ma collection de caricatures, la machine électrique aidèrent à passer le temps ". Mais Jean Zuber obtint peu après une "sauvegarde" qui permit de conserver certaines provisions, de remettre en marche la manufacture, et de ce fait de distribuer des salaires, alors qu'ailleurs les contributions de guerre, le chômage entraînaient, dans la classe populaire, une grande misère.

Dès 1815 pour étendre les débouchés de sa fabrique de papier : "il aide de ses conseils et commandite "Godefroy Engelmann pour introduire la lithographie en France "; mais cet artiste manquait de sens commercial et dut liquider en 1833 laissant à Zuber une perte de 9.000 Fr.

Notre ancêtre avait compris l'avenir de l'énergie bon marché et l'importance de la recherche systématique du charbon dans le Haut-Rhin; il fit partie du Comité des Mines qui prospecta tout le département. C'est cette même vue sur l'avenir qui l'amena dès 1831 à demander l'autorisation d'utiliser la chute d'eau à l'écluse N° 42 sur le Canal du Rhône au Rhin dont une importante partie se perdait dans les prés; demande que ses fils firent finalement aboutir en 1840, ce qui permit le déplacement de la fabrique de papiers de Roppenswiller à l'Ile Napoléon, sur les plans de son gendre Amédée Rieder.

Curie dans la notice (9) qu'il a consacré à son ami, écrit :
 " Sa piété était profonde, inébranlable. Il avait une foi vivante basée sur l'Evangile, qui était sa seule autorité, n'admettant aucun intermédiaire entre lui et Dieu, son Père et son Sauveur. Sa religion toute de charité ne s'exhalait jamais en diatribes contre la perversité du monde, ni en sentimentalité vaine et stérile; mais il savait compatir au malheur et jamais on n'implorait en vain ses secours et ses conseils bienveillants. Il était toujours prêt à payer de sa personne, lorsque ses concitoyens réclamaient ses services."

- III -

Mon père Paul Alfred Zuber m'a souvent répété : "Il n'y a pas des affaires (commerciales ou industrielles) bonnes ou mauvaises; il y a des affaires bien dirigées et d'autres mal dirigées."

La Manufacture de Rixheim en est un exemple. Aucun des prédécesseurs de Jean Zuber n'avait su établir une affaire saine. Ces Mulhousiens n'ont pas fait mieux que la Tapetonfabrik de Johann BURY à Wasselonne, qui existait de 1735 à 1758, et n'a pas survécu; ni que les manufactures strasbourgeoises d'ISNARD mentionnées en 1777 et celle de 10 tables dirigée par un certain SCHMIDT entre 1786 et 1798. A chacune il manquait un chef travailleur, intelligent, ayant le goût assez sûr pour rivaliser avec la production de Paris et sachant organiser le travail.

Le premier exercice à Rixheim en 1803, faisait ressortir 42.000 Fr. de bénéfices, sur une vente de 165.000 Fr. de papiers peints, et 13.000 Fr. sur les potasses que Jean Zuber calcinait et dont il avait trouvé un bon débouché. Il semble à peine croyable que la manufacture, outre quelques ouvriers, ne comptât que trois cadres : Saint Georges le

./...

dessinateur; Bochter le marqueur et Dollfus le mélangeur (qui devait mourir fou). Jean Zuber lui-même dirigeait le laboratoire des couleurs, tenait la comptabilité, "et écrivait toutes les lettres"; il travaillait 15 heures par jour car il y avait 190 comptes de clients. Les premiers résultats l'encouragèrent beaucoup.

Deux difficultés graves ont toujours pesé sur l'industrie des papiers peints : les fournitures de colorants et de papiers. Le chimiste LOEFFLER de Berne, qui travailla à Rixheim jusqu'en 1803, avait mis au point une fabrication de verts de de bleus d'arsenic, dont la beauté et la résistance sont exceptionnels. Après son départ Jean Zuber travailla nuit et jour pour pouvoir s'accorder une absence, et en 1806 il passa quelques mois à Paris pour étudier les colorants, chez le chimiste Thénard. Comme cela était insuffisant, il obtint cette même année que l'un des collaborateurs du savant, Rigault, vienne passer six mois au laboratoire de Rixheim. Ensuite Jean Zuber travailla seul.

Comme le département "chimie" se développait considérablement, pour dégager son fils Jean, devenu secrétaire général de la jeune "Société Industrielle de Mulhouse", dès sa fondation en 1821, Jean Zuber père engagea Eugène Ehrmann, né à Colmar en 1806, camarade de son second fils, pour la "cuisine aux couleurs." Le crayon d'Ehrmann nous a laissé de fines silhouettes des différents membres de la famille. Ce don le fit orienter plus tard vers l'atelier de dessin. Pour la vente aux indienneurs de Mulhouse, la maison Zuber produisait en 1818 le chromate de potasse et le jaune de chrome dont le prix était au début de 24 Fr. le kilo. Furent également produits pour la vente : du sulfate de manganèse, un sel d'étain pour le rose et un sel d'antimoine. On fabriquait en grandes quantités le vert de Schweinfurt, le bleu de Prusse, les jaunes de chrome, et aussi des laques tirées du bois de teinture. En 1847, d'après le procédé Leverkus, le bleu d'outremer dont le kilo se vendait 15 Fr.; on développa cette production qui atteignit 30.000 kgs en 1855, mais le prix en était tombé à 3 Fr.

Ayant éprouvé des difficultés dans l'approvisionnement de feuilles de papier blanc sur lesquelles imprimer, Jean Zuber acheta en 1804 la "PapierMühle" de Roppenswiller à la famille Thurneysen de Bâle. Il ne savait sans doute pas que son aïeul Cuonrad Zuber avait au 16ème siècle été marié à une demoiselle de ce nom, avant d'épouser en secondes

noces notre ancêtre, née Vetter. La fabrication des feuilles de papier blanc fut activement poussée pour satisfaire les demandes croissantes de Rixheim.

En 1829 on acheta une nouvelle machine à papier inventée par Leistenschneider où un tambour en toile métallique tournait dans une auge en pierre, remplie de chiffons triturés. La pâte molle était dirigée sur un grand dévidoir de deux mètres de pourtour, qui, une fois garni de papier humide, permettait de découper de grandes feuilles, que l'on mettait à sécher, comme pour le papier à la cuve. Amédée Rieder (qui avait été fiancé à Julie Zuber enlevée par la maladie) après bien des essais infructueux, pendant 15 ans, parvint par transformation de cette machine à produire des bandes de papier de 9 mètres de long. Le procédé était ingénieux : il fit établir des cylindres creux, mobiles, sur lesquels la pâte de papier humide venait s'enrouler en une vingtaine de couches. Ensuite on chauffait ces tambours, par un jet de vapeur à l'intérieur, jusqu'à ce que le papier soit sec. Il suffisait ensuite de couper le papier en largeur, pour produire les bandes nécessaires à la fabrication des papiers peints. Le brevet en fut pris le 30/9/1830. Cela permit à Rixheim de fabriquer les premiers papiers de tenture sur rouleaux d'une seule pièce et valut à la Manufacture une médaille d'or à Paris.

En 1842, pour diminuer les pertes de temps dues aux déplacements, on n'avait pas d'automobiles, les machines furent déménagées à l'Île Napoléon, et enfin en 1851 la fabrication du papier fut assurée par une société en nom collectif indépendante.

Plus encore que la maîtrise technique, c'est la qualité artistique qui a assuré la réputation des papiers peints de Rixheim.

Le délicieux peintre de fleurs Joseph Laurent MALAINE, (1745-1809) ancien peintre du roi, après avoir fourni des dessins à la manufacture dès son origine et s'être réfugié à Mulhouse pendant la Terreur, était retourné à Paris en 1803. Jean Zuber eut alors la chance de découvrir un autre artiste de qualité : Antoine Pierre MONGIN (1761-1827) qui quitta Paris pour s'installer à la Commanderie avec son épouse. (Marguerite Spoerlin nous a laissé un délicieux portrait du couple, voir "Les Trois Noces d'Or"). Il dessina entre autres les célèbres "Vues de Suisse" en 16 lés qui valurent à la manufacture une médaille d'argent en 1806. Les papiers "panoramiques" qui constituaient un décor original pour les intérieurs nouveaux eurent une grande vogue. Leurs sujets suivaient

la mode : Littéraires comme les "Vues d'Ecosse" inspirés par Walter Scott; politiques au moment de la révolte hélénique : les "Vues de Grèce" en Camaïeu dessinées en 1817 par Delteil, sont superbes et enthousiasmaient le second fils Frédéric, qui était philhellène. D'autres panoramiques exotiques comme les admirables vues des forêts vierges du Brésil ont été également dessinées par Delteil, comme en 1834/36 les Vues d'Amérique du Nord, qui décorent aujourd'hui le salon dit "Diplomatie Réception Room"(27) de la Maison Blanche à Washington. Les papiers peints décoratifs, assurèrent à la maison J. Zuber et Cie une notoriété internationale.

Dès 1818, Jean Zuber Spoerlin avait rappelé de Colmar à Rixheim son second fils Frédéric (1803-1891) qui logeait chez le pasteur RIEDER et suivait les cours du collège royal. C'était sans doute pour arracher cet esprit rêveur et artiste à un milieu trop loin des réalités, car il voulait en faire un manufacturier. Pour commencer il le fait voyager avec son beau-frère Frédéric Feer, dont il dit ailleurs les "exceptionnelles qualités" Les voyages de Frédéric ont presque toujours des résultats excellents. Les portes fermées aux autres, s'ouvrent devant lui. Il est le bienvenu partout, comme un bon soleil et il traite ses affaires comme des choses allant de soi, d'un geste large. Ses manières aimables sont sa défense contre les gens les plus mal élevés. Quand j'ai un client difficile, c'est lui que j'envoie, car il n'a presque jamais à encaisser une grossièreté et cependant, combien de fois dans les voyages d'affaires est-on exposé à être traité de façon peu agréable " (13)

A la manufacture, Jean Zuber Spoerlin profite du goût de Frédéric pour le charger spécialement des questions artistiques, du choix des sujets, des contacts avec les artistes. Car au cours de ses voyages en Europe Germanique, en Hollande, à Paris, en Angleterre, Frédéric visite toutes les galeries de peinture, ce qui a assuré son goût instinctif et lui permet de suivre la mode romantique du jour. Les artistes qui travaillèrent pour la manufacture au cours de la première moitié du 19ème siècle furent, après Mongin, le parfait décorateur Delteil qui sera secondé par Ehrmann, enfin Zipelius, natif de Mulhouse qui entre autres donnera cette vigueur de ton aux charmants "décors chinois", terminés par Ehrmann.

- IV -

Si au début du 19ème siècle les gains commerciaux étaient souvent très importants, les risques de pertes du capital étaient considérables. A Mulhouse bien plus nombreuses furent les manufactures qui durent fermer que celles qui survécurent. (Voir l'Histoire Documentaire: de l'Industrie de Mulhouse - 1901).

On a tendance à reprocher aux manufacturiers la faiblesse des salaires payés, alors que la grande Révolution avait fixé ces derniers selon la loi de l'offre et de la demande. Or à la campagne les exploitations agricoles étaient incapables les années d'intempéries, de nourrir ses travailleurs et leurs familles. La cherté et le manque de transports, avant les chemins de fer étaient cause d'affreuses famines périodiques, dans toute l'Europe. Mon arrière grand'mère Kohler ne rappelait ces faits en 1906, lors d'un défilé de grévistes place du Nouveau Quartier à Mulhouse. La main d'oeuvre affluait donc à la ville. L'accroissement de la population à Mulhouse est caractéristique : Selon l'annuaire INSEE - 1955

	Mulhouse	Haut-Rhin
1801	7.000	172.000
1821	10.000	326.000
1831	14.000	375.000
1841	23.000	409.000
1851	32.000	436.000

Les salaires journaliers des ouvriers restèrent sans grand changement au cours de la période de 1814 - 1850.

Hommes travailleurs aux pièces 2,50 Fr à 3,75 Fr. à la journée 2,- à 2,50 Fr.

Femmes 1,50 Fr à 2,- Fr. 0,75 à 2,00 Fr.

Enfants à la journée 0,25 à 0,40 Fr.

Heures de travail 12 heures de 5 h. à 12 h., de 14 h. à 19 h.

A Rixheim, Jean Zuber-Spoerlin fonda pour ses ouvriers dès 1820, une "Caisse d'Epargne" et en 1849 une "Caisse de Retraites" alimentée par 1 % des bénéfices de la Manufacture; après l'avoir dotée de 4.000 Fr. laissant ses fils verser en outre chacun 3.000 Fr. de Capital.

Par suite de la concurrence des Industriels du Nord situés près des mines de charbon et de la mer, les manufacturiers mulhousiens ne pouvaient suivre les vœux généreux des esprits libres, tels ceux de 1824 de la Société Biblique, présidée par Jean Zuber, après rapport du pasteur

./...

JOSEPH, sur les enfants pauvres qui s'endormaient de fatigue à l'école du soir.

Le problème que posait à l'Etat l'accroissement de la population et la nécessité de créer des emplois, était angoissant. L'extrait ci-après du discours officiel est caractéristique :

Le 15 Juillet 1834 le roi Louis Philippe déclarait avant la remise des récompenses lors de l'Exposition de l'Industrie Nle dont une médaille d'or et la Légion d'Honneur à Jean Zuber.

" C'est une véritable satisfaction pour moi que de pouvoir vous témoigner
 " à nouveau tout l'intérêt que je porte à l'industrie et combien je jouis de
 " ses progrès."....."J'aime surtout à vous féliciter des progrès que
 " vous avez fait faire aux arts utiles et aux sciences positives, ainsi que
 " de tous les perfectionnements que vous avez donnés à nos machines et à
 " nos produits. C'est en continuant à vous y appliquer que vous augmente-
 " rez votre prospérité personnelle par l'accroissement de la prospérité
 " publique. J'ai la confiance que l'exposition prochaine surpassera autant
 " celle de 1834, que l'exposition de 1834 a surpassé toutes celles qui l'ont
 " précédée. Par là nous arriverons en même temps à améliorer le sort des
 " ouvriers; nous arriverons à leur faire comprendre Que c'est seule-
 " ment par la réduction des prix des marchandises qui augmente d'une manière
 " si heureuse la richesse publique en augmentant la rapidité de la circu-
 " lation du numéraire, qu'ils peuvent espérer de voir s'accroître, leur
 " bien-être et de ne jamais manquer de trouver dans leur travail, les
 " moyens de satisfaire à tous leurs besoins."

Parmi les documents financiers laissés par Jean Zuber Spoerlin, il y en a un du plus vif intérêt : un tableau général de sa fortune, son développement année par année de 1796 à 1853, avec des observations. Si certains chiffres ont déjà été publiés, -et entres nous citerons ceux de notre cousin Henri LEHR "le budget d'un alsacien d'autrefois" parus en 1932 dans la revue "La Vie en Alsace" - cet ensemble est inestimable pour l'histoire de notre province.

(Ecrit de la main de Jean ZUBER - Spoerlin)

TABLEAU de l'état de ma fortune, des bénéfices retirés des affaires et des successions recueillies depuis l'époque de mon mariage.

ANNEE	MONTANT de ma FORTUNE	Part. d'int. SOCIAL	BENEFICE	HERITAGES etc.	O B S E R V A T I O N S
8 Août 1796	3.000,-	-	-	-	Les épargnes, restées après que j'ai eu payé ce que mon père failli res- tait devoir à ses créanciers.
fin Déc. 1797	15.000,-	10 %	3.000,-	9.160,-	Apports de Lisc (née Spoerlin)
fin Mars 1799	30.000,-	30 %	14.000,-	)	Comme associé avec Hartmann RISLER, DOLFUS - Hausmann Jos. Baumgartner
1800	25.000,-	30 %	néant		
1 ^o Mai 1803	55.000	85 %	35.000,-	-	à la nouvelle Société avec JJ. NAEGELI l'ancienne Sté m'ayant pendant les deux années 1801-02 donné de la porte.
1804	95.000,-	85 %	34.000,-	5.587,-	Recueilli à la mort du Past. Spoerlin mon beau-père
				2.400,-	Produit de la vente de ma maison en ville; ma mère demeurant avec moi (maison rue de l'Arsenal)
1805	150.000,-	85 %	61.000,-		En Sté avec NAEGELI et mes beaux-frères Spoerlin et Rahn.
1806	170.000,-	45 %	9.500,-		
1807	190.000,-	45 %	14.000,-	4.400,-	Solde retiré de la liquidation Hartmann RISLER & Cie.
1808	210.000,-	45 %	17.000,-		Seul en Sté avec NAEGELI, mes beaux-frères s'étant retirés à Vienne
1809	241.000,-	75 %	32.000,-		
1810	274.000,-	75 %	30.500,-	- d° -	
1811	290.000,-	75 %	19.500,-	- d° -	
1812	394.000,-	75 %	15.000,-	- d° -	

1816	331.000,-	75 %	10.500,-	-	FEER ayant épousé ma fille Lise, je lui ai donné 10.000,- Fr. de dot.
1817	350.000,-	75 %	43.500,-	16.865,-	Naegeli s'étant retiré, je me suis associé FEER Succession recueillie à la mort de ma tante Rosine Schlumberger née Schmerber - en novembre 1818
1818	404.000,-	75 %	45.000,-		En Sté avec FEER et mon fils aîné Hans
1819	470.000,-	75 %	54.000,-		recueillis de la succession de l'Oncle Antoine Spoerlin
1820	505.000,-	75 %	32.000,-		Gratification et dot à Hans marié à Mélanie Karth
1821	540.000,-	75 %	23.000,-		payés à mes fils pour les indemniser de pertes en Russie
1822	550.000,-	55 %	8.100,-		En Sté avec Hans et Fritz; FEER s'étant retiré à Aarau
1823	567.000,-	55 %	néant	2.000,-	à Charles Schlumberger pour dot d'Emilie
1824	545.000,-	55 %	6.000,-	22.000,-	perte sur les affaires en Russie, somme compensée par
1825	585.000,-	58 %	30.000,-	8.000,-	une mieux value de l'établissement dans l'inventaire au prix de Fr. 80.000,- au lieu de 50.000,- Fr.
1826	615.000,-	58 %	26.100,-		Dédution faite de 7.000,- Fr. ma part de l'inv.
1827	660.000,-	58 %	26.100,-		Fr. 20.000 dot à Fritz à son mariage avec Amélie Fauger;
1828	668.000,-	58 %	-		et après avoir pris à ma charge les dépenses de cons-
1829	712.000,-	55 %	41.250,-		truction faites en 1828 et qui portent la valeur de l'Immeuble à 100.000,-
1830	750.000,-	45 %	31.500,-	9.000,-	En Sté avec mes deux fils
1831	800.000,-	40 %	24.000,-		Recueillis à la mort de mon Oncle Jean SCHMALZER, décédé le 20.1.1830.
1832	840.000,-	40 %	40.000,-		Don de 20.000,- Fr. à Amédée Rieder fiancé de Julie
1833	880.000,-	40 %	40.000,-		Perte de 26.000,- Fr. dans la Sté du Nouveau Quartier, après que 9.000,- Fr. ont été successivement déduits aussi de ma créance sur Engelmann.

1834	1.011.000,-	40 %	98.400,-	} sur Engelmann Les bénéfices de ces 2 années d'us principa- lement aux affaires en Amérique. Mon capital ainsi réduit par suite d'un par- tage anticipé fait à ma retraite de Rixheim, entre mes enfants au montant de 195.000,-Fr. et charge d'une rente viagère de 2.000 chacun. Ces bénéfices sont le produit de mes place- ments sur actions de compagnies d'assurances et de canaux, augmentés de valeur. 15.000,- Fr. de dépenses de construction mobilières déduites.
1835	950.000,-	33 1/2 et 40 %	110.000,-	
1836	1.210.000,-	"	260.000,-	L'épargne n'est que de 15.000,- Fr. par suite suite de la dépréciation de quelques actions Mon avoir est réduit par la même cause Idem par suite de la vente de mes actions du chemin de fer de Bâle à Strasbourg et d'une bonification de 18.000,- Fr. faite à ce sujet aux enfants, pour aider à leur perte sur ac- tions.
1837	1.232.000,-		-	Bénéfice recueilli par un partage d'actif entre les actionnaires du Nouveau Quartier. Mieux-value et épargne
1838	1.247.000,-		-	Idem en tenant compte d'un avancement d'hoi- rie de 300.000,- Fr. faite aux enfants au 1er Janvier, à charge d'une rente viagère de 9.000,- Fr.
1839	1.223.000,-		-	Epargne et bénéfices sur placts. divers
1840	1.184.000,-		-	Epargne et bénéfices s/ventes d'action
1841	1.220.000,-		40.000,-	D° réduite par suite de la moins-value de di- verses actions
1842	1.266.000,-		46.000,-	
1843	1.050.000,-		94.000,-	
1844	1.130.000,-		114.000,-	
1845	1.100.000,-		60.000,-	
1846	1.210.000,-		20.000,-	
1847	1.210.000,-		-	Un faible excédent a été porté au compte d'Epargne des petits enfants.

1848	1.160.000,-	-	-	-	50.000,- Fr. de perte que j'estime éprouver sur mes rentes et actions par suite de la révolution du 24 Fév.
1849	1.070.000,-	-	-	-	90.000,- Fr. nouvelle dépréciation de mes placements; même cause
1850	1.090.000,-	-	20.000,-	-	Cette économie est le produit de quelques mieux values
1851	1.144.000,-	-	54.000,-	-	L'économie est le produit de mieux value et de réalisations. Fin décembre j'ai distribué aux fils (H-F) et aux enfants de feu Emilie (Schl-Z) 72.000,- à titre de don de nouvel an
1852	1.153.000,-	-	81.000,-	-	Déduction faite de la dotation à l'Epargne des petits enfants.

écriture toute tremblée

17 Novembre 1852

LIQUIDATION PARTAGE de la SUCCESSION J. ZUBER - SPOERLIN
 établi par Me Claudon Notaire à Mulhouse

- Les mariés s'étant unis avant la promulgation du code civil, ils se trouvent quant à leurs biens, par les anciens statuts de la ville de Mulhouse - en cas d'existence d'enfants - en communauté universelle de biens. Ils sont laissés en indivision et confiés à l'administration de Frédéric Zuber.

- En voici l'énumération :

Diverses créances de 50.000 Fr. de 100.000 Fr.

16 actions Banque de France

30 act. de la Sté Civile du Cercle Social est 7.500 Fr.

3 act. Schwartz Trapp et Cie 24.000

5 act. Eclairage au gaz de la ville de Mulhouse 12.500

30 act. Cie Gaz de Belleville 39.750

220 act. Canal de Roanne à Digouin 52.800

164 act. Canal du Rhône au Rhin 74.784

60 act. Cie Nle d'Assurances s/la Vie 36.000

3.000 Fr Rte sur l'Etat en Garantie à la
 Cie Nle d'Assurances s/Vie 70.307

4/64è de part Sté du Nouveau Quartier de Mulhouse 4.000

1 part Sté ancien Hospice de Mulhouse 25.000

Créance sur J. Zuber et Cie 122.144

Dû par Jean Zuber fils 31.660

Total Général de la masse à partager 1.146.900,16 Fr.

Aucun passif

Partage : la veuve Zuber Spoerlin 573.450,08

les 3 enfants se partageant
 par tiers 573.450,08

Le document se trouve en 1964 chez Jean Zuber-Braun.

L'interprétation de ces chiffres qui traduisent une ascension sociale exceptionnelle a été donnée en quelques mots par le Dr. Weber parlant de Jean Zuber, un mois après sa mort.(8)

./...

" Quel a dû être alors l'horoscope de cet écolier ?

" Sans ressources pécuniaires, sans père qui puisse le lancer dans la
" carrière. Il ne pourra devenir qu'un ouvrier, peut-être négociant
" drapier, comme nous en voyons encore parmi nous plusieurs échantillons,
" profession tellement déchue depuis le commencement de ce siècle."

" Je n'entrerai pas dans le détail du travail assidu, des
" efforts persévérants, de la ténacité singulière dont il dut faire preuve
" pour parcourir ce chemin ardu, ayant à lutter contre les plus grandes
" difficultés; difficultés de crédit, difficultés entre associés, diffi-
" cultés politiques dans des temps où l'Europe est en combustion; diffi-
" cultés de transfert de l'établissement de Mulhouse à Rixheim. Ses meil-
" leurs amis, ses parents même lui conseillent d'abandonner la partie, de
" renoncer à un établissement devenu impossible, de jeter le manche après
" la cognée. Lui seul persiste, lutte avec énergie, et à force de succès
" fait taire les envieux et les mauvais conseillers."

" Mr. ZUBER n'a pas pensé que l'homme ait reçu de Dieu de
" l'intelligence et des aptitudes diverses, uniquement pour gagner de l'ar-
" gent et fonder la prospérité de sa famille; il a de tout temps senti
" combien on devait à ses semblables, soit de son activité, soit de sa
" richesse, et il y a peu de personnes qui aient concouru à plus d'œu-
" vres utiles, tant par leurs souscriptions, que, ce qui vaut mieux, par
" leur travail et leur énergie d'impulsion."

- V -

Toutes les expériences d'affaires énumérées ci-dessus
avaient contribué à murir les qualités naturelles de Jean Zuber. Son
esprit équilibré le rendait capable de porter dans les transactions, la
prudence et la fermeté, la capacité et la persévérance (si nécessaire au
succès) joint à une intégrité scrupuleuse, jusqu'au résultat souhaité.

Comme le dit le pasteur Kienlen au cours du discours pronon-
cé sur la tombe de notre ancêtre : "Uniquement préoccupée d'intérêts
matériels, intérêts secondaires et passagers, l'industrie a besoin de
trouver un contre-poids dans quelque chose de plus solide et de plus
durable. Ce contre-poids salutaire, Jean Zuber le lui avait donné dans
son âme. Les soucis de sa maison, la part qu'il prenait au mouvement in-
dustriel en général, n'ont pas absorbé toute son activité, n'ont pas
satisfait toutes ses aspirations. Il savait apprécier, aimer et encourager
./...

tout ce qu'il y a dans l'humanité de noble, de grand, de divin. Les beaux arts, la littérature, l'ont connu comme un de leurs amis les plus sincères, les plus désintéressés. Quant aux affaires politiques s'il n'y a pas joué un rôle aussi actif que d'autres, il n'y est jamais resté indifférent et il y a été mêlé à plusieurs reprises; libéral dans une sage mesure, homme d'ordre avant tout, il a cherché le bien être général, en soutenant pour sa part d'homme les institutions que, dans son for intérieur, il croyait les plus utiles."

L'énumération chronologique ci-après permettra d'apprécier son activité et son dévouement à la cause publique .

./...

- 1805 Nommé maire à Rixheim par le gouvernement impérial, il refuse.
- 1806 Médaille d'argent à l'Exposition de Paris
- 1812 Conseiller Municipal à Rixheim
- 1814 Conseiller d'arrondissement par Louis XVIII ⁹)
Membre des Commissions cantonales et d'arrondissement pendant l'invasion
- 1815 Fonde avec Curie, de Reinach, Hartmann, J.J. Kiener Struch la Sté pour l'instruction élémentaire.
Membre du Conseil d'Arrondissement. Chef de la Légion de la Garde Nationale pendant les 100 jours. Membre de la Commission sous-prefectorale. Décoré de l'Ordre du Lys.
- 1816 De la Sté d'Encouragement. Commissaire contre le projet de l'impôt sur l'Industrie.
- 1818 Président du Conseil d'Adm. de la Sté d'Assurances Mutuelles, fondée à Colmar chez J.J. Kiener - La 2^e de France.
L' un des fondateurs de la Sté Biblique de Mulhouse.
- 1819 Membre du Consistoire Réformé. Du jury pour l'Exposition Industrielle.
- 1820 Maire de Rixheim - destitué en 1824, protestant libéral.
- 1821 3^e nomination du Conseil d'Arrondissement.
Elu Président de la Sté Biblique en reste président 30 ans.
- 1822 Met Rixheim en association avec F.FEER son gendre et Jean Z. fils
- 1823 Commissaire pour la classification des routes.
- 1825 Président du Cercle Social jusqu'en 1840.
A Rixheim F. FEER se retire à Aarau, est remplacé par Frédéric Z. son 2^e fils.
- 1826 Membre de la Sté de Morale Chrétienne.
- 1830 Commissaire pour la répartition des contributions.
- 1831 Nouvelle nomination au Conseil d'Arrondissement par Louis Philippe
- 1832 Président de la Chambre de Commerce de Mulhouse.
- 1834 Président du Jury départemental pour l'Industrie.
A Rixheim la vente de l'année fut de 200.000 rouleaux de papiers peints valant 450.000 Fr. Or.
Chevalier de la Légion d'Honneur, récompense accordée au titre de l'Industrie Nationale et remise personnellement par le roi à Paris.
Se retire de Rixheim à Mulhouse.
- 1835 Juge au Tribunal de Commerce - de nouveau Président de la Chambre de Commerce.
- 1837 Conseiller Municipal à Mulhouse, jusqu'en 1843.
- 1838 Membre de la Sté Industrielle de Mulhouse.
- 1839 De nouveau Président de la Chambre de Commerce.
- 1841 Avec Nicolas Koechlin, Jean Dollfus, André Koechlin Jean Z. met la ville de Mulhouse à même d'échanger l'ancien hospice contre le nouvel hôpital quai du Fossé.
Membre du Comité supérieur de l'Instruction Primaire - démission 1843.
- 1843 Membre de la Commission de surveillance des enfants dans les fabriques.
Juin, de nouveau Conseiller Municipal. Vice-Président du jury pour l'exposition. Novembre : Censeur à la Banque de France, qui ouvre un comptoir à Mulhouse.
- 1844 du Comité de patronage de l'Assurance Royale sur le Vie.

⁹) Curie page 20 : "Un jour il se charge de conduire au quartier général ennemi "le montant d'une forte contribution de guerre dont la ville de Mulhouse avait "été frappée. Chemin faisant, il se souvient que la somme assignée est en mon-"naie d'Allemagne et que le change nous est favorable. Il n'hésite pas, et à "ses risques et périls, il se rend à Bâle. Il fait une opération de banque et "réalise pour MULHOUSE un bénéfice de dix mille francs, au grand mécontentement "de l'ennemi."

Pour nous, les très nombreux descendants de Jean Zuber Spoorlin, contemplant cette longue existence, il nous semble avoir en mains un beau fruit, une jolie pêche... Sous sa peau veloutée et colorée de l'apparence sociale, la richesse de la chair nourrissante du fruit est produit par le travail, les dures aspérités du noyau; à son coeur plusieurs écorces parfois amères protègent son âme, une amande blanche. Si beau que soit le fruit, il n'existe que par l'organisme végétal qui lui sert de point d'appui. Ainsi à la fin de sa vie Jean Zuber Spoorlin reconnaissait que sa belle réussite, n'était que le résultat de ce qu'il avait reçu, que tous ses succès n'étaient rien et qu'il se sentait "un serviteur inutile" qui aurait pu mieux utiliser les dons généreux de Dieu. (voir les paroles du Pasteur Joseph, 1852).

Sur quelle base a-t-il construit sa vie ?

Le milieu très religieux, tout empreint de l'esprit de la Réforme dans lequel il vécut enfant, il nous l'a dépeint dans son rapport de la Sté Biblique de Mulhouse en 1825. Je traduis :

" Je ne puis oublier la foi bienveillante et cordiale de nos pères.
 " Nous savons tous encore, combien la Bible avait un rôle capital dans
 " les cultes de famille et dans l'éducation. Nous savons encore tous
 " combien chacun était alors instruit de sa foi et connaissait les Saintes
 " Ecritures. Dans la famille presque aucun dimanche ne se passait, presque
 " aucune soirée ne s'écoulait sans que la Bible ne fut lue et commentée.
 " La Bible, le livre le plus important, se transmettait de génération en
 " génération et l'on y inscrivait les événements principaux de la vie.
 " Nous nous rappelons tous du temps où chaque mère se faisait un devoir
 " de graver l'histoire sainte dans la mémoire de ses enfants, pour servir
 " de base à l'enseignement religieux. Et quand nous nous représentons les
 " respectables et honorables chrétiens de ce temps-là, rappelons-nous,
 " combien ils étaient riches en proverbes puisés dans la Bible. Combien
 " leur esprit était entraîné à trouver dans les Saintes Ecritures un ver-
 " set consolant pour chaque épreuve. Combien puissantes étaient leurs évo-
 " cations, quand ils citaient pour le conseil et l'éducation des jeunes,
 " ces versets bibliques si simples, et au fait, si pleins de sagesse.
 " C'est la propagation de la Bible à l'époque de la Réformation qui rendit
 " les esprits perméables à la prédication des Réformateurs. C'est la Bible
 " qui leur donna le courage de proclamer sans hésitation devant le monde
 " et malgré le danger la foi de leur coeur."

Il aimait aussi citer Timothée II 3,6 : "Toute l'Ecriture est divinement inspirée, est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice; afin que l'homme de Dieu soit

accompli et bien préparé pour toute bonne oeuvre. "Cette conception du sacerdoce universel était à la base de sa vie. Un sentiment aussi religieux semblera peut-être un peu désuet à certains modernes; nous, nous pensons qu'une existence telle que celle de Jean Zuber-Spoerlin peut servir d'exemple, d'encouragement et d'espoir à tous ceux qui souhaitent un plein épanouissement physique, intellectuel et moral.

B I B L I O G R A P H I E

- 1 Jean ZUBER Discours annuels à l'Assemblée Générale de la BIBELGESELLSCHAFT, en langue allemande depuis 1822 à 1852 en tant que Président.
- 2 Jean ZUBER SOUVENIRS des 8 et 28 Août 1852
 "Je leur laisse, au reste, un patrimoine plus précieux que
 "celui de la fortune, c'est la droiture du coeur, une con-
 "fiance mutuelle et constante, l'union et la concorde, qui
 "ont jusqu'ici formé la base de notre bonheur commun. Que
 "nos enfants et leurs descendants s'appliquent à conserver
 "dans leurs familles, ces précieux dons du ciel."
- 2b - d^e - 8 August.1852 : Meiner Lise zu unsern sieben und funfzigsten Jubelfest. vers II strophes. STRASBOURG in quarto Silbermann
- 3 Jean ZUBER père "REMINISCENCES et SOUVENIRS"
 Traduit de l'allemand par son petit fils Frédéric ZUBER
 80 pages Imprimerie Bader 1895 Mulhouse.
- 4 Discours du roi Louis-Philippe Moniteur 15/7/1834
- 5 NOCES D'OR 6 Notices imprimées voir cahier Z N° X 1947
- 5b JJ.Rieder Religieuse Feier des Jubelfestes der 50 jaehrigen Ehe von Joh Zuber und Elisabeth Spoerlin
 Strasbourg Silbermann 1846
- 5c Album "Le Vieux Temps" 22 images peintes par Koechlin-Ziegler reproduction photographique; FX Saillé Colmar 1894
- 6PF JOSEPH, Pf KIENLEN, Prof.CURIE Reden bei der Beerdigung von Herrn Johannes ZUBER Praesident der Bibelgesellschaft; Mitglied des Consistoriums Ritter der Ehrenlegion Mülhausen Imp. Risler 1852.
- 7 Nekrolog, une colonne Affiches de Mulhouse (Mulhauser Anzeigeblatt du 5 Sept. 1852.
- 8 Dr. Jean WEBER-KOECHLIN Notice nécrologique. Lue à la SIM Bull 1852 parue aussi dans le "Moniteur Industriel" (journal de la défense du Travail National) du 24 Nov. 1852
- 9 CURIE ancien membre de l'Université Jean Zuber
 26 pages Revue d'Alsace 1855 Impr. Vve Decker
- 10 R.ROUXEL, MOSSMANN, LARCHEY
Les Grands hommes de France - Industriels
Les Grands Industriels de Mulhouse IV Page 316 J.Z.
 Editions P. Ducrocq Paris 1879
- 11 Ancel INGOLD Biographies Alsaciennes Jean ZUBER
 avec Photographie 2^e série N° 42 par E.L. (Lehr)
 P. Ristelstuber - Ed Ant. Meyer Editeur 1884
- 11b Tirage à part du précédent, sous couverture
 Imp. JB Jung et Cie Colmar 1884
- 12 Fr. Ed. SITZMANN
 Dictionnaire de Biographies des hommes célèbres d'Alsace
 Tome II page 1049 Jean ZUBER
- 13 Dr. Ed. FEER Die Familie FEER 1934

.../...

Bibliographie - suite -

- 21 Histoire Documentaire de l'Industrie de Mulhouse Imp. Bader 1902
p. 559 et suivantes
- 22 Die Tapetenmanufaktur von J. Zuber et Cie Rixheim F. SUTTER 1897
- 23 Notico sur la Manufacture de papiers peints J. ZUBER et Cie à Rixheim
Strasbourg 1912
- 24 CLOUZOT et FOLLOT Histoire des Papiers peints en France
Edition d'art Charles Moreau 1935
Chapitre Zuber pages 181 à 197
- 25 PR ZUBER Cahiers Zuber 1 à 13 particulièrement Frédéric Zuber
- 26 Josef LEISS Bildtapeten aus alter und neuer Zeit
v/p. 73 Ed. Broschek 1961
- 27 Peter HILL History of the Wallpaper "Scenic America"
(en préparation)
- 28 CHERRILL-ANSON From THURMONT HOME to the WHITE HOUSE
The SUN Baltimore Oct. 8, 1961